



HAL
open science

**Kihnu, Manilaid et Ruhnu : au sujet des relations
Homme-Nature sur les îles estoniennes du Golfe de Riga**
Anatole Danto

► **To cite this version:**

Anatole Danto. Kihnu, Manilaid et Ruhnu : au sujet des relations Homme-Nature sur les îles estoniennes du Golfe de Riga. *Dynamiques Environnementales - Journal international des géosciences et de l'environnement*, 2020, Du Glint baltique au lac Peïpous, à la découverte de l'environnement estonien, 42, pp.94-120. 10.4000/dynenviron.1778 . hal-02305172

HAL Id: hal-02305172

<https://hal.science/hal-02305172v1>

Submitted on 1 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Dynamiques environnementales

Journal international de géosciences et de l'environnement

42 | 2018

Du glint baltique au lac Peïpous

Kihnu, Manilaid et Ruhnu : au sujet des relations

Homme-Nature sur les îles estoniennes du Golfe de Riga

Anatole Danto



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/dynenviron/1778>

DOI : 10.4000/dynenviron.1778

ISSN : 2534-4358

Éditeur

Presses universitaires de Bordeaux

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2018

Pagination : 94-121

ISSN : 1968-469X

Référence électronique

Anatole Danto, « Kihnu, Manilaid et Ruhnu : au sujet des relations », *Dynamiques environnementales* [En ligne], 42 | 2018, mis en ligne le 01 juin 2019, consulté le 09 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/dynenviron/1778> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/dynenviron.1778>



La revue *Dynamiques environnementales* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.



Kihnu, Manilaid et Ruhnu : au sujet des relations Homme-Nature sur les îles estoniennes du Golfe de Riga

Anatole Danto

Univ Rennes, IEP Rennes, CNRS, ARENES – UMR 6051, F-35000 Rennes, France
RTPi ApoliMer, CNRS, CEBC – UMR 7372, F-79360 Villiers-en-Bois, France
anatole.danto@orange.fr

English text p. 314

Résumé

Cet article a pour but d'examiner les relations entre l'homme et la nature dans les contextes côtiers et insulaires, à partir d'enquêtes ethnographiques de terrain menées au cours des quatre dernières années sur les îles de Kihnu, Manilaid et Ruhnu (partie estonienne du Golfe de Riga). Il cherche à déchiffrer le socio-écosystème particulier qui s'est installé sur ces trois îles, dont les communautés vivent au quotidien avec la mer. Il abordera à la fois les usages vivriers du milieu marin, leur traduction dans l'organisation des communautés (insertion dans le paysage, création de cosmogonies marines spécifiques), mais aussi le symbolisme et les représentations liées à la mer (patrimoine immatériel).

Mots-clés

Relations Homme-Nature, anthropologie de l'environnement, anthropologie maritime, communautés côtières, patrimoine culturel immatériel, savoirs écologiques, Kihnu, Ruhnu, Manilaid, îles, Golfe de Riga.

Dynamiques Environnementales 42

Journal international des géosciences et de l'environnement
2nd semestre 2018, p. 94-121.



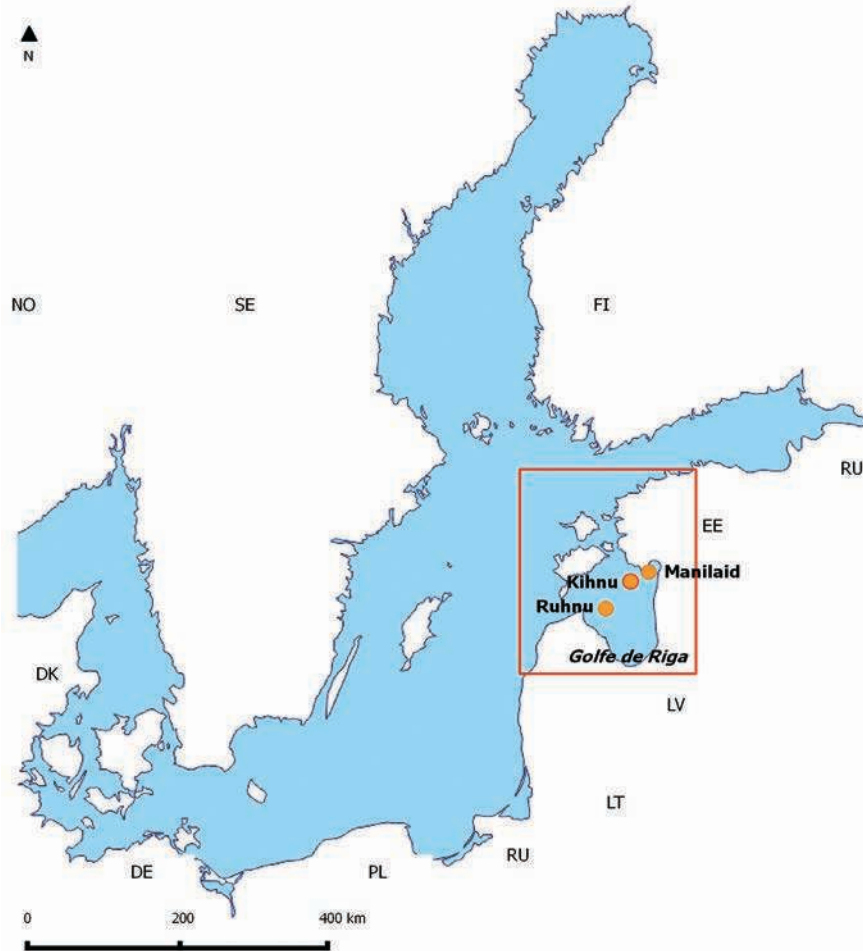
Introduction

Les communautés côtières de la Mer Baltique ont pour habitude historique de tirer une grande part de leurs ressources vivrières quotidiennes de l'écosystème marin et côtier qu'elles occupent depuis des siècles. Les trois îles de Kihnu, Manilaid et Ruhnu, situées dans la partie supérieure du Golfe de Riga (figure 1), n'y font pas exception. Aujourd'hui estoniennes, ces îles ont connu les vicissitudes de l'histoire régionale, intégrant l'Union Européenne en 2004. Une relation particulière

entre l'Homme et la Nature sur le pourtour de la mer Baltique s'est ainsi développée au fil des siècles, intéressante à analyser (Mahieddin 2018). Ce texte s'intéresse à ces relations entre les communautés de pêcheurs (Geistdoerfer 2007) et leur environnement marin, relations accentuées en contexte insulaire, comme sur ces trois îles. Le cadre conceptuel de l'article est emprunté à l'anthropologie maritime et à l'anthropologie de la nature, ainsi qu'à la littérature sur les socio-écosystèmes et sur le patrimoine culturel immatériel lié à l'environnement. L'article s'appuie sur des



Figure 1 : Localisation des secteurs d'études.



Conception & réalisation : Anatole DANTO (UMR 6051 Arènes/CNRS) pour Dynamiques environnementales, février 2019.
Sources : VLIZ, ICES.

matériaux issus de missions de collectes ethnographiques sur le terrain, menées en Estonie depuis 2015 en immersion de moyenne durée, à différentes saisons. Ces enquêtes ont été conduites par entretiens ethnographiques (entretiens semi-directifs et récits de vie), ainsi que par observation participante et observation flottante, sur un terrain multisite (Marcus 1995) constitué des trois îles. Le texte s'aide également d'une littérature territorialisée traitant de ces îles, ou plus largement du Golfe de Riga, voire de la mer Baltique ou de la zone boréale. Après une brève description des différents sites constituant le terrain d'enquêtes, les usages environnementaux de la côte et du Golfe par les communautés sont exposés, avant de s'inté-

resser à la cosmogonie de ces trois îles, et à sa mobilisation dans les différentes catégories du patrimoine par les acteurs insulaires, permettant d'appréhender de façon globale ce qui sous-tend ce socio-écosystème marin et côtier unique, faisant face à différentes menaces. Un index locorum est placé en fin d'article.

Kihnu, Manilaid et Ruhnu : les triplées du Golfe de Riga.

Ces trois îles font parties des 19 îles habitées d'Estonie (Tõnurist 2013). Elles se caractérisent par des éléments administratifs, socio-économiques, démographiques et environnementaux plus ou moins semblables (tableau 1), les différenciant du reste des îles estoniennes.

	Kihnu saar	Manilaid	Ruhnu saar
Superficie (km²)	17,33	1,87	11,9
Nombre de villages	4	1	1
Commune	Kihnu vald	Pärnu linn	Ruhnu vald
Comté de rattachement	Pärnu maakond	Pärnu maakond	Saare maakond
Distance au continent (km)	9	0,5	37 (Lettonie) / 52 (Estonie)
Point culminant (m)	8,5	5,3	28
Nombre d'habitants recensés	685	*	141
Nombre d'habitants insulaires estimé à l'année	487	31	55
Liaisons avec le continent (bateau)	Port de Munalaid (Lao, Tõstamaa)	Port de Munalaid (Lao, Tõstamaa)	Ports de Pärnu, Roomassaare (Kuressaare, Saaremaa) et Munalaid (Lao, Tõstamaa) Port de Mõrsrags en été (Lettonie, compagnie privée)
Liaisons avec le continent (autre)	Voiture / motoneige (en hiver, si conditions réunies) Avion supprimé depuis quelques années	Voiture / motoneige (en hiver, si conditions réunies) Pas de piste aéroportuaire	Avion avec aéroports de Pärnu et Kuressaare (Saaremaa)

Tableau 1 : Données comparatives et chiffres clés des trois îles.

* : valeur non significative, car île rattachée administrativement à la commune continentale de Tõstamaa (jusqu'en 2017), puis à la ville de Pärnu. Sources : pub.stat.ee / geoportaal.maaamet.ee

Les trois îles sont des îles dunaires, constituées d'accumulations de sédiments aréniques fin, elles-mêmes issues de dépôts glaciaires, de moraines, puis d'évolutions géomorphologiques littorales classiques (courantologie, dérive, apports terrigènes) suite à la réduction de la calotte glaciaire du bouclier fennoscandien vers le nord, et, corrélativement, à la remontée du niveau marin. Ces trois îles constituent donc des points émergés, sableux, comportant également des dépôts morainiques importants (blocs et galets). Elles possèdent en outre des sources d'eau saumâtre à douce en leur sein, qui ont conduit à l'apparition d'un réseau hydrographique de petite taille (ruisseaux et mares fer-

rugineux) et de zones humides rétro-littorales, essentiellement tourbeuses. Les altitudes des îles sont assez faibles, excepté pour Ruhnu, qui culmine, grâce à une haute dune, à 28 m. L'ensemble de ces éléments engendrent une vulnérabilité très forte de ces îles face au risque submersion marine. La quasi-absence de marée en Baltique est compensée par des tempêtes souvent violentes, associées à de forts vents, qui conduisent à une surcote marine rapide extrême (parfois de l'ordre de 2,75 m, Suursaar *et al.* 2006 ou encore Tõnisson *et al.* 2008). L'île de Manilaid, par exemple, peut être coupée en trois lors d'événements extrêmes, de même que l'île de Ruhnu a parfois été submergée presque



Figure 2 : L'île de Kihnu.



Conception & réalisation : Anatole DANTO (UMR 6051 Arènes/CNRS) pour Dynamiques environnementales, février 2019.
Sources : Maa-Amet/République d'Estonie

dans son intégralité, comme lors des tempêtes du 15 avril 1961 ou du 2 novembre 1969, tuant de nombreux habitants. Parallèlement, ces formations géomorphologiques post-glaciaires, retravaillées depuis par le contexte littoral, ont permis l'avènement d'un biotope insulaire spécifique, axé sur le triptyque sable + tourbière + forêt. Les forêts sont composées majoritairement de futaies de bouleaux dans les dépressions tourbeuses, de conifères sur les hauteurs sableuses.

L'île de Kihnu (figure 2) est la plus vaste et la plus peuplée. Elle est la seule à être composée de quatre villages (Lemsi, Rootsiküla, Linaküla et Sääre, *küla* signifiant « village »). Elle est éga-

lement la seule à posséder une piste aéroportuaire en dur, malgré un arrêt des vols commerciaux il y a quelques années, dû à l'arrivée d'un nouveau ferry plus puissant. Elle est reliée au continent trois fois par jour, en une heure de bateau. L'île est longiligne du nord au sud, et à son extrémité septentrionale, elle se termine par un très long cordon de galets de cinq kilomètres, appelé *Kakra siär*, véritable obstacle à la navigation. Elle est peu élevée en altitude, comporte de vastes espaces forestiers, mais aussi trois grandes clairières, l'une à vocation aéroportuaire, les deux autres agricoles. Elle est aussi ceinte de plages sableuses et de galets, et est entourée de nombreux blocs morainiques, plus ou moins immergés, qui furent long-

**Kihnu, Manilaid et Ruhnu :
au sujet des relations Homme-
Nature sur les îles estoniennes
du Golfe de Riga**



Conception & réalisation : Annelie DAMTO (UMR 6051 Arènes/CHRS) pour Dynamiques environnementales, (février 2019).
Sources : Map-Arnet/République d'Estonie.

Figure 3 : L'île de Manilaid.

temps exploités au profit des constructions portuaires de la région, notamment pour la maçonnerie des quais de Pärnu, Ventspils et Riga. En dehors des plages, les côtes de l'île sont constituées de roselières et de pré salés, pâturés à la belle saison par des moutons, des chèvres et des vaches. Un drainage du réseau hydrographique a été réalisé il y a plusieurs décennies, à l'époque latifundiaire, permettant d'obtenir des parcelles cultivables hors d'eau. Ce dispositif de drainage sera renforcé lors de la collectivisation des terres. La part forestière restante est exploitée pour la cueillette et la coupe. L'armature urbaine en quatre villages n'est pas réellement visible dans le paysage, excepté autour du pôle central de l'île, qui regroupe la majorité des administrations et services (église, école, musée, salle des fêtes). L'habitat est en effet diffus, établi par fermes (*talud*). On appelle les gens par le nom de leur ferme, suivi de leur prénom.

Le village de Manija est un ensemble d'îlots, constitué d'une île principale habitée, Manilaid (figure 3), et de deux autres îlots inhabités : Sorgu saar (qui possède un phare, gardienné jusqu'à la fin des années 1970) et Annilaid. Le terme *laïd* désigne un « îlot », *saar* une « île ». Manilaid, bien plus petite que Kihnu et Ruhnu et globalement très basse, est aussi l'île la moins peuplée, mais la plus proche du continent. Son peuplement est tardif, puisque ce n'est qu'en 1933 qu'arrivent les premiers habitants. Une centaine de personnes quittent Kihnu pour Manilaid à cette date, face à la pression démographique. Elle est habitée sans discontinu depuis. L'île a une forme oblongue du sud-ouest au nord-est, sur 3,5 km. Elle n'est presque pas boisée, comporte de vastes roselières, et en son centre, une route relie les deux extrémités de l'île. L'habitat et l'agriculture se distribuent de part et d'autre de cet axe unique allant du port au phare.

L'île de Ruhnu (figure 4) enfin est une île un peu différente des deux pré-



Figure 4 : L'île de Ruhnu.



Conception & réalisation : Anatole DAMITO (UMR 6051 Arènes/CHRS) pour Dynamiques environnementales, février 2019.
Sources : Maar-Anet/Republique d'Estonie

cédentes, car elle est très éloignée du continent. Elle est l'un des points de l'Union européenne parmi les plus isolés. La côte la plus proche est lettone, et la côte estonienne est à 52 km de distance, au niveau de l'île de Saaremaa. Y accéder est peu aisé, sauf par avion, une à deux fois par semaine. Le reste du temps, le trajet s'effectue en bateau, en minimum trois heures. Sa géomorphologie est aussi différente, puisqu'elle est essentiellement issue d'un placage sableux sur la crête d'une ride marine (Kriiska & Lõugas 2005). Quelques blocs morainiques, bien moins nombreux et visibles que sur les deux îles précédentes, y sont présents. L'accumulation sableuse y est par contre plus importante, et l'île culmine à 28 m grâce à ses hautes dunes. Une ligne nord-nord-ouest/sud-sud-est délimite les deux principales parties de l'île. A l'est, l'île est essentiellement dunaire et forestière. C'est aussi là que se situent les points hauts. A l'ouest, l'île est basse, constituée de terres aujourd'hui

cultivées, mise en valeur à l'époque du kolkhoze (Västrik 2015), puis de rose-lières. Au centre, le long de cet axe, une route principale distribue le réseau viaire secondaire. Excepté quelques fermes, l'habitat est concentré le long de cette route, au centre de l'île, là où se trouvent les points hauts (abritant radar, phare et églises) et les sources d'eau douce. A la pointe sud sont établis le port et l'aérodrome (sur une piste enherbée). Cet éloignement au continent a permis l'apparition d'isolats de populations, permettant la subsistance ou la naissance d'espèces endémiques ou rarement observables de dehors de l'île (Parmasto & Parmasto 2005).

Ces trois îles sont peuplées par des communautés insulaires spécifiques. Très tôt, elles ont été occupées par les sociétés riveraines de la Baltique pour des établissements nomades de chasse aux mammifères marins (Storå 2001) et de pêche, avant que des peuplements sédentaires ne s'y installent. Durant

les derniers siècles, les suédois ont notamment habité Kihnu, et surtout Ruhnu, île dont la propriété a longtemps été revendiquée par les allemands, les russes, les suédois, les estoniens, et les lettons. Ces faits ont conduit à la naissance d'une culture suédoise des îles du Golfe de Riga. Outre un dialecte propre à ces territoires (le dialecte d'Aiboland, ou d'Egeland, territoires suédophones du nord et de l'ouest estonien, accentué à Ruhnu, où il forme le *Runnska*), le droit coutumier suédois, notamment agraire, s'est appliqué longuement à Ruhnu, plus lointainement à Kihnu¹. Fuyant l'arrivée des soviétiques en 1944, les derniers suédophones quittent Ruhnu et les côtes estoniennes en direction de la Suède. L'URSS rétabli un peuplement à Ruhnu, composé d'estoniens. A la chute de l'URSS, les terres ont été rendues aux descendants suédois, qui pour la plupart n'ont pas désiré revenir, excepté pendant les vacances, laissant les estoniens installés résider sur l'île. Seuls quelques suédois sont revenus, visibles par leurs patronymes scandinaves. La communauté actuelle de Ruhnu est donc majoritairement une communauté estonienne contemporaine, qui a cependant conservé une partie de la culture suédoise (anciens bornages toujours en vigueur, offices célébrés dans les deux églises luthériennes, pratiques de chasse et pêche, etc.). Kihnu, et en 1933, Manilaid, plus proches du continent, ont quant à elles été peuplées par des estoniens depuis plus longtemps. Mais le contexte insulaire a là aussi permis l'émergence d'une langue de Kihnu : *Kihnu keel* en estonien, *kihnu kiel* en dialecte insulaire, et surtout, sa perpétuation jusqu'à l'époque contemporaine, au même titre que l'ensemble de la culture insulaire.

1. Preuve en est la présence du toponyme *holm* à Ruhnu, ou encore la persistance sur Kihnu du toponyme *Rootsiküla*, littéralement, « le village suédois ». De même, lors d'observations participantes, une femme âgée parlait en dialecte suédois au ci-metière de Kihnu.

Sur les trois îles, les marqueurs socio-économiques et culturels sont plus ou moins liés. Si elles ont pu connaître des trajectoires de peuplements différentes (suédois fuyant Ruhnu, habitants de Kihnu peuplant tardivement Manilaid, etc.), elles comportent toutefois des similitudes. Les trois communautés, de par leur établissement au cœur d'un environnement marin nordique (Nakhshina & Krause 2014), ont depuis toujours pratiqué des activités de chasse et de pêche sur l'estran ou en mer. Comme au sein d'autres sociétés insulaires (à l'image des frisons, des bretons ou des polynésiens, etc), les communautés en place ont rapidement développé un sens aigu de la navigation maritime, nécessaire pour assurer la subsistance des familles restées sur les îles. Durant le XX^e siècle, ces compétences ont permis aux habitants d'amortir la transition entre agriculture et services, leur permettant d'effectuer des embarquements, tout d'abord à la pêche, notamment sur les flottilles hauturières de l'URSS, puis au sein de la marine soviétique, ou au commerce. Parallèlement, ces îles, points stratégiques pour qui les possèdent, ont hébergé longtemps des corps d'ingénieurs, techniciens ou militaires dédiés au contexte marin local : phares et balises, surveillance maritime, sauvetage en mer, radar, etc. Tout cela a conduit à l'émergence de communautés insulaires structurées autour d'un groupe social de gens de mer, aussi bien à terre, qu'en mer. Dans le même temps, les hommes, majoritairement mobilisés par les embarquements, partent pour plusieurs jours, voire plusieurs mois, pour des campagnes plus ou moins longues. Les hommes qui demeurent sur les îles sont généralement des « exogènes », venus depuis le continent, et placés là par les administrations, militaires ou maritimes (gardiens de phares, garde-côtes, douaniers, militaires de la base soviétique du radar de Ruhnu, etc.). Cette condition permet aux femmes insulaires de gérer



les îles, notamment à Kihnu et Manilaid, laissant certains journaux aller jusqu'à qualifier Kihnu de « dernière société matriarcale d'Europe ». Même si ce terme peut paraître exagéré au regard de certains éléments d'anthropologie locale de la parenté, et dénoncé par les habitants (« le terme n'est pas adapté » nous dit une femme), on constate toutefois un rôle important de la femme au sein de la communauté. Globalement, les femmes régissent effectivement les affaires des îles (Salmi & Sonck-Rautio 2018), et sont à la manœuvre pour tout ce qui concerne les questions d'innovations et de développement économique. Si le maire est actuellement un homme, une femme l'a été sur le mandat précédent. Le rôle de maire est toutefois un rôle purement administratif sur l'île, et ne substitue pas au collectif constitué par la communauté, qui possède ses propres arènes décisionnelles, héritées. Parallèlement, Les femmes perpétuent certaines traditions, notamment maritales (Rüütel 2002), textiles, artisanales, gastronomiques, ou artistiques, en en assurant leur transmission aux générations suivantes. Cette culture originale a d'ailleurs permis le classement de l'espace culturel de Kihnu au titre du patrimoine culturel immatériel par l'UNESCO. Cet ensemble permet de qualifier ces îles et leurs communautés de socio-écosystème marin et côtier particulier, mélange de communautés insulaires au fort caractère identitaire, exerçant de nombreux usages vivriers traditionnels et d'un écosystème local spécifique d'îles basses sablo-tourbeuses.

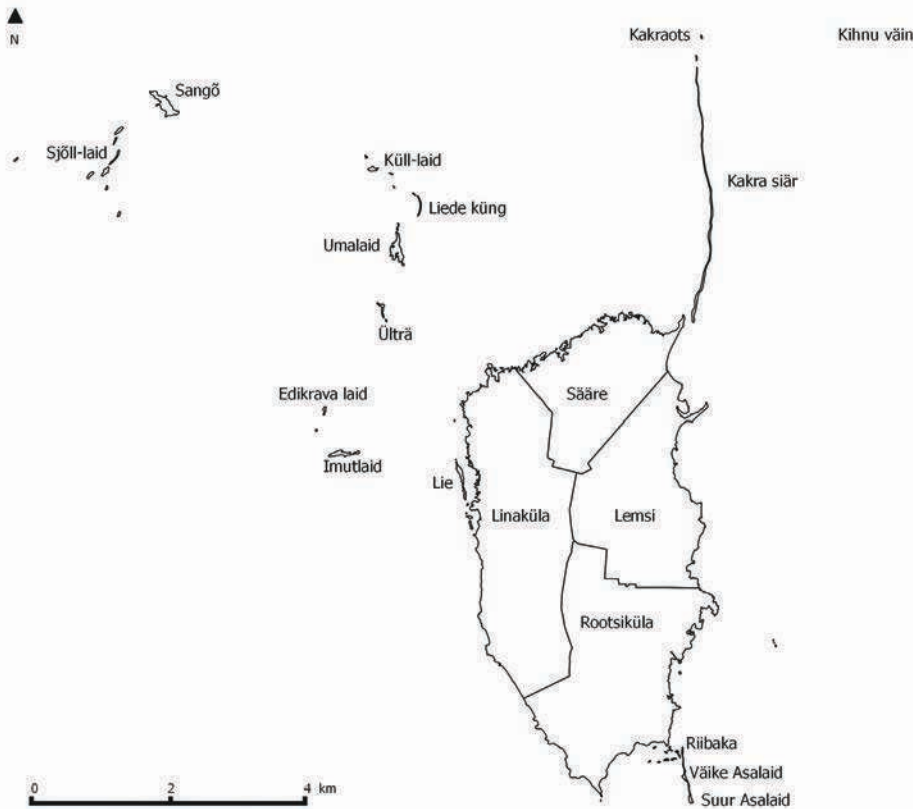
Les usages de l'environnement côtier et marin : des « connaissances et pratiques concernant la nature et l'univers » propres aux trois îles

Cette partie se propose d'aborder une catégorie bien particulière du

patrimoine culturel immatériel, celle des « connaissances et pratiques concernant la nature et l'univers ». Cette catégorie sert de démonstrateur au patrimoine culturel immatériel local, dont l'un des piliers repose sur des usages de l'environnement spécifiques (Godelier 1978). En effet, les communautés côtières de ces trois îles ont toujours pratiqué une polyactivité vivrière axée sur la proximité avec l'environnement côtier et marin. Cette polyactivité n'a connu que récemment la dichotomie socio-économique entre pratiques professionnelles et pratiques amateurs. Avant l'époque soviétique, la distinction était faible. Durant l'URSS, collectivisation oblige, les kolkhozes² et leurs objectifs ont engendré une raréfaction des pratiques amateurs au profit de l'atteinte des objectifs des plans. Aujourd'hui, la distinction socio-économique est vraiment instituée, et l'on distingue des pratiquants amateurs, des pratiquants professionnels, et des pratiquants mixtes. La pêche notamment demeure la principale activité pourvoyeuse d'emploi pour les hommes des îles, suivie par la marine marchande, généralement à l'étranger, et notamment en Finlande. Ainsi, exercent encore une soixantaine de pêcheurs professionnels à Kihnu (58 en 2018), 3 à Ruhnu, ce qui à chaque fois représente environ 5 à 10% de la population totale insulaire, le double dans la population active.

Les habitants des trois îles ont en premier lieu développé une forte activité halieutique, divisible en deux sous-ac-

2. Et notamment le kolkhoze de pêche de Kihnu, initialement le *nõukogude partisan*, littéralement le « partisan soviétique », qui était un kolkhoze très important. Il fut ensuite fusionné avec celui du « pêcheur de Pärnu », le *Pärnu kalur*, en en constituant le « département de Kihnu » de ce kolkhoze : *Kihnu osakond*, en 1973. Sur Ruhnu, le premier kolkhoze établi était un kolkhoze agraire, avant qu'un kolkhoze de pêche ne naisse. Ils furent rapatriés sur Pärnu suite à la submersion de 1969. Certains kolkhozes ont demeuré, hors Estonie, et existent toujours (Nakhshina & Wahnsiedler 2015).



Conception & réalisation : Anatole DANTO (UMR 6051 Arènes/CNRS) pour Dynamiques environnementales, février 2019. Sources : Maa-Amet/République d'Estonie

Figure 5 : L'île de Kihnu.

tivités : la pêche (riveraine ou embarquée), et la chasse aux mammifères marins. La pêche représente l'activité de subsistance traditionnelle par excellence sur ces îles. Il y a autant de pratiques de pêche que de pêcheurs, mais l'on peut tout de même distinguer quelques catégories. La pêche est une activité très marquée par les saisons (Krause 2013) dans l'ensemble de la zone péri-boréale, et météorologie et climat vont contraindre fortement les pratiques au jour le jour. La pêche riveraine, par exemple, ne peut s'effectuer qu'en hiver, lorsque la glace est assez épaisse sur les pourtours marins de l'île. Alors, les pêcheurs peuvent rejoindre leurs territoires de pêche sur la glace, parfois à plusieurs centaines de mètres au large (figure 5). Ils y accèdent à pied, en traîneau, ou en motoneige. En groupe de deux à trois pêcheurs, ils vont alors poser des filets maillants sur quelques dizaines de mètres, sous la glace. Ils

procèdent en creusant une dizaine à une douzaine de trous à intervalles réguliers, qu'ils marquent par de petites branches de résineux, ou par des petits pavillons. Entre les trous, ils tendent ou remontent les filets à l'aide de longues perches crochetées. Ils abritent chacun des trous d'un paravent le temps de la manœuvre, pour éviter que l'eau ne regèle directement, et que des morceaux de glace ne se prennent dans les filets, qui seraient alors moins pêchant, car visibles des poissons. Les nappes mesurent environ 20 à 25 m de long sur 1 à 1,5 m de hauteur. Les anciens passaient les nappes des filets au-dessus de feux de bois sur la plage, dans les fumées, pour mieux pêcher. Chaque groupe pêche à un endroit bien précis, marqué spécialement par groupe, à environ 50 m de la limite glace/mer non prise par les glaces. Les filets sont relevés chaque matin, en deux à trois heures. Les pêcheurs peuvent aussi pratiquer la pêche



Figure 6 : Relève
des filets sur la
glace, au large de
Kihnu (cliché : Ana-
tole Danto, Kihnu,
2016).



au trou, en plongeant un hameçon dans un trou fait dans la glace, et en attendant que le poisson morde. Cela a plutôt cours sur les lacs continentaux, ou sur les rivières (Mustonen 2014), que sur ces îles. Les poissons attrapés alors sont assez variés (brochets, perches, flet, vimbe, rotengle, etc.).

Quand la glace disparaît, d'autres techniques de pêche sont en vigueur. Les pêcheurs vont poser individuellement, ou à deux, des verveux (introduits depuis la Lettonie dans les années 1860-1870), ou des filets maillants entre les îlots, et capturent une grande diversité de poissons (Ojaveer 1997), comme les perches, brochets, truites, ... Ils utilisent de petites unités nautiques, seulement immatriculées et non nommées, de type barques ou plates, faiblement motorisées. Là aussi, la relève dure deux à trois heures, une fois par jour. Parfois, il leur arrive de capturer des saumons, mais, tout comme l'anguille, cela est de plus en plus rare. Ces espèces sont passées d'espèces ciblées à accessoires. L'anguille, par exemple, étaient ciblée, de nuit, grâce à des feux allumés aux proues des barques, et à des foënes. Il

existe de plus grosses unités de pêche, issues de l'héritage du kolkhoze (Saare 2018), construites dans la région, et qui possèdent un nom en plus de l'immatriculation. Auparavant, pour chaque gros navire construit, trois jours de cérémonies étaient décrétés. Les pêcheurs embarquent aujourd'hui à 3 ou 4 à bord, et ciblent directement le hareng, au printemps (*matjes*) et à l'automne (figure 6). Ils pêchent à l'aide d'un filet spécial, le *kakuam*, sorte de bolinche. Ils partent très tôt le matin (4 h), et rentrent en fin de journée (18 h), pour débarquer leur pêche à l'usine frigorifique. Auparavant, les pêcheurs des îles quittaient Ruhnu, Kihnu et Manilaid d'avril à octobre, à la recherche des harengs de la Baltique, sur un territoire (Walsh 2018) de pêche très large, allant du Danemark à la Russie (Sonck-Rautio 2017). Désormais, les sorties en mer sont plus courtes, et surtout, plus proches, se cantonnant au Golfe de Riga, ou aux abords de Saaremaa et Hiiumaa. Toutefois, le territoire de pêche tend à s'étendre depuis quelques années, forme d'adaptation (Da Cunha & Vanderlinden 2014) des communautés : à Kihnu, la pression évoquée par les habitants des phoques

et cormorans entraîne une diminution des poissons autour des îlots, les pêcheurs doivent alors aller plus au large. La pêche à la senne de plage a disparu, faute de pratiquants. Elle était autrefois employée sur les plages des îles, où, lors du fraie des harengs notamment, les hommes, embarqués, rabattaient le poisson vers la côte, alors capturé par les femmes et les enfants. Les savoirs écologiques (Ingold 2003) liés à la pêche du hareng proviennent des populations suédoises des îles, notamment concernant les filets adaptés. La pêche hivernale ne se fait en général qu'au profit de la famille, tandis que la pêche hors glace est généralement une pêche commerciale.



Figure 7 : Grosse unité armée au kakuam, pour le hareng (cliché : Anatole Danto, Kihnu, 2018).

L'autre grande activité de prédation des ressources halieutiques locales est la chasse aux mammifères marins, et plus particulièrement, la chasse au phoque (Lepóla 2018). Celle-ci est un véritable marqueur identitaire (figure 7) pour les communautés (Doyon 2018), même si l'on note une modification contemporaine des représentations liées au phoque (Plaan 2018). Elle est pourtant encore pratiquée sur les trois îles. Si elle était auparavant une chasse ciblée (Steffensson 2007), elle est aujourd'hui plutôt une chasse accessoire : désormais, les pêcheurs tuent un phoque sans vraiment le chercher, mais plutôt en apercevant un au hasard, en allant pêcher (notons par exemple cinq phoques abattus à Kihnu en mars 2018). La chasse au phoque a constitué une très importante activité économique

pour les îles (Leinbock 1924), et notamment Kihnu, car elle fournissait, outre une denrée alimentaire riche (viande + graisse, conservées souvent en conserve), une ressource commerciale (Sellheim 2016) exportable à haute valeur ajoutée (fourrure, qui servait localement à la confection de bottes et de chapeaux, et qui sert encore aujourd'hui notamment pour les tapis). Longtemps pratiquée à deux périodes de l'année, à la débâcle des glaces maritimes, au début du printemps, et à l'automne, la chasse fût interdite sous la pression internationale (Geistdoerfer 1984) entre 1972 et 1980 selon les espèces, face à la diminution des populations de phocidés (Harding & Härkönen 1999). Elle a continué à être perpétuée de façon illégale (Nakhshina 2012) par les populations



insulaires, à très petite échelle. Depuis 2015, elle est de nouveau réautorisée : les communautés ont fait pression sur le gouvernement pour une réouverture (Martinet 2017), face à l'augmentation des populations de phoques. Le système actuel interdit la chasse embarquée au filet, et n'autorise que celle riveraine au fusil. Il est basé sur des licences de chasse, au prix très élevé, accordées aux habitants (dont certains sont découragés par le prix et abandonnent leur pratique), qui doivent effectuer des déclarations de capture. Elles sont territorialisées, c'est-à-dire affectées à un territoire de chasse prédéfini (ex : l'île de Kihnu et ses abords). Ce système de licences est couplé à un système de quotas (Mariat-Roy 2011) : est autorisé à être tué 1% de la population de phoques estonienne mesurée scientifiquement. Cela a représenté pour l'année 2017 un quota de 45 phoques, dont seulement 9 ont été tués à travers tout le pays. Aujourd'hui, seule subsiste la chasse pratiquée aux abords immédiats des îles, tandis que la chasse embarquée, ciblant spécialement le phoque dans les détroits allant de Pärnu à Hiiumaa, notamment dans le détroit de Muhu, a disparu. Cette dernière était la pratique la plus répandue à la fin d'année civile : la chasse automnale s'est donc éteinte à Kihnu, tandis que quelques chasseurs la pratiquent encore à Ruhnu. Autrefois, la chasse automnale avait lieu entre la Saint Martin et la Sainte Catherine, ou jusqu'aux premières glaces. Les phoques doivent désormais être abattus au fusil, en un coup. Ils étaient auparavant capturés au crochet, avant que les finnois n'apportent cette nouvelle technique. Ils sont plus gras à l'automne, mais plus faciles à attraper en hiver. La saison de chasse a aussi été décalée à la fin de l'hiver. Si, auparavant, elle se concentrait plutôt sur une période allant du 2 février (chandeleur) jusqu'au 25 mars (annonciation), elle n'ouvre aujourd'hui qu'au 15 avril. L'annonciation

correspond à la date où « c'est la première fois que le phoque veut s'installer sur la glace toute la nuit ». Corrélié aux changements climatiques qui affectent les conditions glacielles du Golfe de Riga (Lépy 2009), cela ne laisse certaines années aucune date aux chasseurs pour sortir. Parallèlement, les dispositifs réglementaires de préservation de l'environnement ont conduit l'administration à interdire l'accès aux îlots de la région (Sorgu saar, Annilaid, Sangelaid, Umalaid, ...), qui étaient auparavant fréquentés par les chasseurs et les pêcheurs, qui y avaient parfois construit des quais sommaires, modifiant les territoires de pratique. Enfin, la chasse au phoque est désormais une pratique solitaire, alors qu'auparavant, les chasseurs partaient à 4 ou 6, avec un bateau spécial, parfois en paire. Le groupe formait une « fraternité » (*hülgeseltsiks*), constituée à la Saint-Sylvestre ou le jour de l'an. La fraternité formée, les chasseurs rejoignaient la maison de l'un des membres avec leurs fusils, et l'agrément était confirmé par le tir d'une bougie dans l'embrasure d'une porte. Grâce à leur navire, ils parcouraient parfois 25 km par jour sur les glaces, aidés de chiens. Les chasseurs se répartissaient ensuite les phoques tués. Les femelles sont consommées, bouillies avec des pommes de terre, ou en fumaison, mais pas les mâles, car leur odeur est trop proche de la térébenthine.

Ces pratiques dédiées aux ressources halieutiques constituent l'activité structurante des trois communautés. Elles complètent ces apports par un système agraire dual (Ia 1962), mélange de polyculture-élevage sur de petites parcelles à la terre peu riche, et d'usages de la forêt (Meikar 2009), des tourbières, et des roselières (coupe, cueillette, pratiques cynégétiques envers les oiseaux de mer). Les terres des trois îles sont naturellement peu riches. Un amendement est nécessaire pour assurer des rende-

ments minimaux, notamment potagers. Les femmes des trois îles ont pour habitude de ramasser la laisse de mer et les algues (Delaney, Frangoudes & Ii 2016) pour déposer dans les jardins. Les bois flottés étaient aussi récupérés. Chaque ferme possède son potager et son verger. Quelques ruches sont visibles (au moins trois ruchers sont présents à Kihnu, dont un appartenant à un apiculteur professionnel, deux à Ruhnu). Le parcellaire structure la géographie agraire des îles. Le même système est en vigueur à Kihnu et Manilaid : les parcelles sont longilignes, avec en hauteur, la maison, près de la route, le potager et le verger, tandis que les fonds de parcelles sont consacrés aux herbues et prés salés, aux prairies, voire aux roselières. Chaque ferme a ainsi un accès direct à la route, et à la mer. Quelques fermes sur Kihnu n'ont pas d'accès à la mer, vue la forme de l'île. Cela est compensé par l'existence de communs côtiers (McCay 1947) permettant d'y accéder, au bout d'un étier par exemple. A Ruhnu, le parcellaire à usage urbain est concentré au centre de l'île, près des points hauts et des points d'eau. Le reste du parcellaire, à usage agricole, est divisé entre les familles des fermes. Chaque famille avait ainsi une parcelle dans la forêt, une dans la roselière, et une dans les prairies. Le roseau était utilisé pour les toitures en chaume, comme à Kihnu. Le bornage de Ruhnu est un bornage suédois traditionnel, avec de grandes pierres plates marquées d'une croix, angle de quatre parcelles en forêt, et avec des enclosures plus ou moins rondes en murets de pierre dans les prairies, surmontés de bois à l'époque, pour protéger les cultures des animaux (figure 8). Aujourd'hui, « le bétail est enfermé, les cultures non, autrefois, c'était l'inverse ». Les pierres des enclosures ont été utilisées par les soviétiques pour construire le nouveau port de Ringsu au sud de l'île en remplacement de celui de Limo. Le cheptel est aujourd'hui constitué de vaches, de moutons endémiques

et de chèvres. L'été, les habitants les mettent sur les estives (prés salés), et les rentrent sur les terres hautes l'hiver, dans les étables ou bergeries. La laine est très utilisée par les femmes, qui la file, notamment à Kihnu, réputée pour ses métiers à tisser et ses jupes et fichus dans les teintures rouges (teintures végétales locales). La forêt est un lieu de ressources. On y coupe évidemment le bois, que l'on peut compléter par le bois flotté, mais surtout, on y cueille baies et champignons, aliments de base des cultures finno-ougriennes. Des plantes médicinales sont aussi cueillies, comme la *pärn* (*raudrohi* à Kihnu) dont on fait des infusions l'hiver lors des basses températures. Certaines femmes, comme à Kihnu, ont fait de la phytothérapie leur métier. La sève d'érables et de bouleaux est aussi collectée à la fin de l'hiver.

Enfin, les ressources cynégétiques sont aussi exploitées. S'il existe une chasse aux mammifères marins, la chasse aux mammifères terrestres est inexistante, faute d'espèce de grand gibier présente sur les îles. Par contre, la chasse aux oiseaux de mer est développée (Skov 2011). Ainsi, « tout homme de Kihnu doit chasser. La chasse s'apprend avec les anciens ». Les insulaires recherchent en effet différents oiseaux, notamment migrateurs, qui profitent des abords des îles pour se reposer sur leurs trajets migratoires (canards, oies), ou des oiseaux marins comestibles de la Baltique, fréquents. Seuls cinq chasseurs ont officiellement une licence à Kihnu, mais il y a plus de chasseurs officieusement. Un oiseau en particulier est emblématique, surtout à Kihnu et Manilaid, il s'agit du harle. Deux espèces cohabitent : le harle bièvre (*Mergus merganser*, localement appelé *jääkoskel*), et le harle huppé (*Mergus serrator*, *rohu-koskel*). Les hommes leur fabriquent des petits tonnelets, qu'ils accrochent dans les arbres à hauteur suffisante, pour qu'ils y fassent leurs nids (figure 9). Les



Figure 8 : Le phoque et sa chasse, marqueur identitaire sur les îles (cliché : Anatole Danto, Kihnu, 2016).



Figure 9 : Anciens murets de pierres et troupeau de mouton endémique. (cliché : Anatole Danto, Ruhnu, 2018).



harles, arrivés à la fin de l'hiver sur les îles, pondent ainsi en couple dans ces nichoirs aux alentours du mois de mai. La femelle ne peut couvrir que 10 ou 11 œufs au maximum, et les femmes ont pris l'habitude de ramasser le surplus pour la cuisine. A l'éclosion, les femmes aident les petits harles à rejoindre la

mer, les guidant pour éviter les renards, corbeaux, chiens, chats, etc.

Cette catégorie bien particulière du patrimoine culturel immatériel, celle des « connaissances et pratiques concernant la nature et l'univers », est donc bien ancrée, et mobilisée (Lipin & Leete 2000)

par les insulaires. Elle sert aujourd'hui de démonstrateur au patrimoine culturel immatériel local de Kihnu, Ruhnu et Manilaid.

Une cosmogonie côtière fer de lance des processus de patrimonialisations

L'ensemble de ces pratiques a contribué au façonnement d'un paysage (Krauss 2016) insulaire spécifique aux trois îles, évolutif au gré des changements (Plaan 2018 *op. cit.*). Mais si ces « connaissances et pratiques concernant la nature et l'univers » constituent l'un des piliers du classement de l'espace culturel de Kihnu au titre du patrimoine culturel immatériel par l'UNESCO par exemple, cette catégorie est aussi associée à celles des « savoir-faire liés à l'artisanat traditionnel », des « arts du spectacle », des « pratiques sociales, rituels et événements festifs » et des « traditions et expressions orales ». Ainsi, cinq catégories de patrimoine culturel immatériel sont recensées. Au-delà, on observe l'existence d'une véritable cosmogonie propre à ces îles, issue du rapport des communautés à l'environnement côtier et marin en présence, et de profondeurs historiques multi-ethniques. Cette cosmogonie sous-tend encore aujourd'hui cette relation Homme Nature propre (Descola 2015). On l'a vu, la cosmogonie locale fait la part belle aux non-humains, animaux, notamment poissons (Todd 2014), phoques et oiseaux, comme végétaux. Les relations entre humains et non-humains (Stépanoff & Vigne 2018) sont ainsi spécifiques sur les îles, étroitement imbriquées, sans forcément distinguer ces deux catégories, ou du moins une frontière étanche entre les deux, à l'image des harles. Cette cosmogonie se traduit aussi dans des représentations particulières. Ainsi, le champ des croyances (Sudak 2015), notamment oniriques des îles est

empreint d'éléments référant à la mer et ses éléments (Krause & Strang 2016). Par exemple, plusieurs types de rêves traduisent des événements : « si l'homme rêve qu'il neige beaucoup, il pêchera beaucoup de poissons ». De même, rêver de faire l'amour à sa femme leur assurera du poisson (Danto, Mazé & Ragueneau 2018), mais pas de phoque. Il existe aussi des superstitions : « quand l'homme va pêcher, s'il croise une femme enceinte de plusieurs mois, cela va beaucoup lui porter chance ». A l'inverse, « s'il croise une femme âgée, qui n'a jamais eu d'enfant, ou une jeune femme non encore mariée, il ne pêchera rien ».

La symbolique liée à la mer est aussi largement présente sous de très nombreuses formes, jusqu'à pénétrer profondément le champ religieux (protestant comme orthodoxe, mais se référant également au paganisme, aux anciens dieux nordiques ou aux épopées finno-ougriennes), avec l'existence d'ex-voto, de peintures murales, de fresques, de tableaux, de décorations, etc. L'art naïf est également très développé sur les îles, et très populaire (Van der Vaart *et al.* 2018). De nombreuses scènes de vie quotidiennes sont peintes, depuis plusieurs décennies, voire plusieurs siècles par les artistes et habitants locaux. Les éléments de la nature sont aussi parfois vénérés, comme la « pierre sacrée », *Liiva-aa kivi*, où des insulaires accrochent des tissus aux branches des arbres entourant la pierre. Cette symbolique est aussi immatérielle. En décembre 2018, la rénovation du phare dû par exemple être bénite par le métropolitain d'Estonie, Stephanos. Cette cosmogonie percole bien-sûr dans la langue, dans les dialectes des îles. Ainsi, à Kihnu, le substantif « nature » est inexistant. Les insulaires emploient les termes « cour », « jardin », « extérieur » (*hoov*, *õu*, etc.) pour désigner ce qui est en dehors de la maison, jusqu'aux



Figure 10 : Boîtes à nidification pour harles (cliché : Anatole Danto, Kihnu, 2018).



Figure 11 : Bord de mer au sud de l'île de Kihnu (cliché : Anatole Danto, Kihnu, 2018).



limites des derniers îlots du pourtour de l'île (figure 10).

Des processus de patrimonialisation sont en cours sur les trois îles, et les habitants valorisent cette cosmogonie au profit de la sauvegarde, et de la mise en valeur des patrimoines, naturels comme

culturels, matériels comme immatériels. Si la catégorie de l'immatérialité est associée généralement uniquement au patrimoine culturel (en tant que sous-catégorie constitutive de ce patrimoine culturel), on peut s'interroger sur la pertinence de cette catégorisation au regard de la cosmogonie locale. En effet,

il est sûrement plus judicieux d'analyser ce patrimoine immatériel comme sous-catégorie à la fois des patrimoines naturel et culturel, tant l'interaction Homme-Nature est forte sur ces îles, et est à la base de l'organisation communautaire. Le patrimoine immatériel maritime et côtier des îles est donc soumis à un processus de patrimonialisation, débuté il y a plusieurs décennies, mais montant réellement en puissance depuis une vingtaine d'années. Seule l'île de Ruhnu possède une antenne d'un musée national, le *Rannarootsi Muuseum* (en Estonien), le *Aibolands Museum* (en Suédois), dont le siège est basé à Haapsalu, et qui est dédié à la culture des suédois des côtes estoniennes (figure 11). A Kihnu, il existe un musée local (Aav 2008), géré par la communauté. Enfin, à Manilaid, il existe depuis peu un petit espace culturel, avec quelques collections muséales. Les collections des musées sont reconnues à l'échelle nationale, et la muséographie expose tant les patrimoines matériels qu'immatériels. De nombreuses aides ont soutenu le développement de ces espaces à Kihnu et Manilaid, notamment grâce aux programmes européens LEADER et INTERREG. A Ruhnu, le musée est en attente de refonte, et seuls des mécènes privés ont pour l'instant contribué, dans l'attente de l'attribution d'une subvention gouvernementale. Ces musées sont aussi et surtout lié à un réseau d'acteurs locaux désireux de protéger leurs patrimoines (Hillerdal 2009). De forts liens les unissent. Ce réseau contribue aussi à des initiatives associatives ou privées, au travers d'événements festifs (avec par exemple, la remise en place des joutes estivales entre Ruhnu et Kihnu à l'été 2018, stoppées depuis plusieurs années, ou encore l'organisation de fêtes maritimes). Il a également créé une fondation, la *Sihtasutuse Kihnu Kultuuriruum* (« Espace culturel de

Kihnu »³), dans les années 1990, sous-titré, en anglais : *UNESCO Masterpiece of Oral and Intangible Heritage*. Cette fondation, encore aujourd'hui très active, a été à l'origine du classement du *Kihnu Kultuuriruum* à l'UNESCO, avec une proclamation en 2003, et une inscription en 2008. Plus tard, cette fondation s'est notamment occupée du nouveau lieu à Manilaid (2016), grâce au programme LEADER (figure 12), puis d'un INTERREG, toujours en cours, qui lui a permis de construire et réhabiliter plusieurs bâtiments à Kihnu, l'un près du musée, à destination de la promotion des activités traditionnelles de l'île, l'autre au sud de l'île, à la ferme de Metsamaa, destiné à la valorisation de l'art naïf insulaire, au sauna, et à des événements festifs. La fondation gère au quotidien le phare de Kihnu et la ferme de Metsamaa, et organise annuellement le festival de folklore et de la mer de Kihnu (*Kihnu Mere Pidu*), l'école traditionnelle de l'île (*Kihnu pärimuskool*, cours de musiques et danses traditionnelles à destination des écoliers, camp estival), et le festival du tricot (*Kudumifestival*). Enfin, la fondation promeut l'artisanat et les productions locales, grâce à un marché sur le port, construit grâce au programme LEADER (*Sadamaturg*). Des initiatives parallèles émergent également, pour valoriser par exemple la culture gastronomique insulaire (avec *Kihnu Küek*). Les programmes européens mentionnés ont aussi permis le renforcement des liens entre les îles, mais également avec d'autres communautés et minorités de la région Baltique, sur les sujets patrimoniaux et de développement économique. Une grande part des actions est conduite sur un axe de valorisation des savoirs locaux et traditionnels (Geertz 2008), notamment éco-anthropologiques (Hunn 2007, Danto 2018). Ces savoirs écologiques locaux et savoirs écologiques

3. Terme à interpréter avec le mot « espace » en tant que substantif spatial à valeur territoriale, et avec l'adjectif « culturel » au sens ontologique.



Figure 12 : Korsi talu, la ferme du musée de Haapsalu à Ruhnu (cliché : Anatole Danto, Ruhnu, 2018).



Figure 13 : Le nouvel espace muséal de Manilaid, co-financé par le programme LEADER (cliché : Anatole Danto, Manilaid, 2016).



traditionnels (Plaan 2013) cohabitent dans la cosmogonie des trois îles, aidés par des apports exogènes récurrents au cours des siècles (scandinaves, germano-baltes, finno-ougriens, russes, etc.). Le chapitre précédent l'exposait : ils sont très nombreux sur ces territoires côtiers, et sont encore mobilisés,

aussi bien de façon directe, lors de la perpétuation des pratiques, que de façon indirecte, à titre patrimonial.

Cette cosmogonie construit donc encore réellement les trois communautés insulaires, que l'on peut décrypter comme des communautés côtières (Reyes *et al.*

2018) non pas de paysans côtiers, mais réellement comme des communautés maritimes de pêcheurs. Elles pratiquent la pêche hauturière et la navigation au commerce, au long-cours, et ces voyages sur les flots servent d'architecture initiale à la majorité des symboliques et représentations invoquées et évoquées. Si des différences existent évidemment inter-îles⁴, voire même intra-îles, des traits similaires, sorte de cosmopolitique (Chartier & Rodary 2007, Descola 2016) commune aux trois territoires, existent bel et bien.

Des menaces pesant sur ce patrimoine immatériel lié à la mer

Ce patrimoine immatériel riche, lié à la nature, et plus particulièrement à la présence de la mer, fait toutefois face à d'importantes menaces, anthropiques et naturelles, souvent mêlées.

En premier lieu, et de façon assez classique, le patrimoine immatériel des îles a fait face à la globalisation. Jusqu'à la Seconde guerre mondiale, les îles vivent dans une forme de communautarisme, avec tout de même de nombreux échanges maritimes à travers la Baltique. A cette date, les îles vont connaître une importante perturbation, avec notamment le passage des allemands, mais aussi et surtout, des russes, qui laisseront une importante marque, celle de la collectivisation, et de ce qui en découle (kolkhoze de pêche, kolkhoze agraire, etc.), mais aussi celle de la surveillance et du contrôle (bases militaires, radars, tours de guet pour éviter de fuir en

bateau vers la Scandinavie, etc.). Cela va profondément et pour longtemps marquer les habitants des îles. D'ailleurs, une trentaine d'années après la chute, les traces laissées sont encore nombreuses, dans le paysage bien-sûr, mais aussi dans les mémoires, et dans certaines pratiques. Cette augmentation des flux de toutes sortes entre les îles, le continent, et d'autres puissances extranationales conduit forcément à des modifications culturelles, alors même que l'existence insulaire assurait une certaine conservation (Ruhnu, de par son éloignement (Nakhshina 2011), était « un état dans l'état », « un territoire de liberté », avec des « hippies », des « dissidents » selon certains). A la chute de l'URSS, cela va s'accroître par l'entrée brutale dans l'économie de marché, puis par l'intégration communautaire, conduisant à une certaine dilution culturelle. La fondation qui naît dans les années 1990 cherche, entre autres, à limiter ce processus. Mais elle a également pour objectif, outre la préservation identitaire, la perpétuation des traditions, passant notamment par leur transmission. Et les îles font face à un défi de taille, celui de l'écroulement démographique : baisse drastique de la natalité, vieillissement de la population, et exode insulaire contribuent à la diminution, voire l'arrêt de la transmission intergénérationnelle, mettant ainsi en péril le patrimoine local : « L'île se dépeuple » confie une habitante de Kihnu. Si d'autres territoires ruraux, mais aussi insulaires, connaissent ce même phénomène, il est particulièrement accentué sur ces trois îles, qui ont de plus connu la décollectivisation, et le départ des soldats, ingénieurs et techniciens soviétiques (Ruhnu perd par exemple une base de cinquante hommes). Cela est aussi renforcé sur les territoires insulaires par des mutations de politiques publiques passant par une forte réduction d'emploi de gens de

4. Prenons ici l'exemple de la pêche à l'anguille. Celle-ci était pratiquée sur toutes les îles, mais pour des vocations différentes. A Ruhnu, l'anguille est associée au serpent, et n'était donc vendue que sur le continent, car elle rapportait. A l'inverse, à Kihnu, l'anguille était recherchée, et était même la base d'un plat traditionnel, donc le meilleur cuisinier de l'année devenait chef pour préparer les repas de noces sur l'île.



mer sur ces espaces spécifiques, notamment dans les phares et balises, les affaires maritimes, ou la surveillance maritime, de plus en plus automatisés, ou gérés depuis de grands pôles sur le continent (l'île de Ruhnu a perdu ses gardes côtes en 2013 seulement). A ces menaces s'ajoutent les mutations socio-économiques, corrélées. Le secteur primaire, et notamment la pêche, n'attire plus les jeunes insulaires, qui préfèrent étudier sur le continent, puis habiter Tallinn ou travailler en Finlande. La petite pêche côtière est devenue un métier répulsif, en crise, comme au sein d'autres territoires européens. Là encore, l'activité de pêche, au sein du secteur primaire, est spécifique, et connaît des problématiques propres, qui affectent spécialement les communautés côtières. La réduction des droits de pêche, notamment par quotas et/ou licences peut décourager, de même que la dureté du métier, l'un des plus dangereux du monde. Toutefois, quelques jeunes émettent le souhait de revenir sur l'île et de s'établir comme marins-pêcheurs. Enfin, les gens de mer constituent une population à risque pour son addiction éventuelle à l'alcool. Lors des enquêtes de terrain, cela a été évoqué plusieurs fois, sur les trois îles, comme facteur aggravant de la déprise du secteur, et de la dépopulation des îles : « les femmes en ont marre de voir leur mari rentrer comme ça tous les jours, alors certaines finissent par déménager sur le continent ». Les îles sont donc affectées par de nombreux et violents changements de fonctionnalités, avec un effacement du secteur primaire. Cela est en partie compensé par une croissance du secteur tertiaire, notamment sur Kihnu. Au départ plébiscitée par une partie des communautés, cette évolution vers le tertiaire pose aujourd'hui parfois quelques problèmes, atteignant les limites de certains modèles. Pour le tourisme notamment, s'il représente

une manne financière intéressante pour les habitants grâce à la location immobilière estivale, il pose désormais quelques problèmes de gestion (Parts & Sepp 2007) certaines semaines de fortes affluences (ferry complet, logements tous loués, absence de points de restauration suffisant, etc.). Ruhnu et Manilaid, plus éloignée ou moins connue, ne connaissent pas (encore) cette problématique, mais le classement de Kihnu par l'UNESCO a engendré un afflux de touristes étrangers et de reporters sans vergogne, qui, parfois, « disent des choses fausses dans leur reportage ».

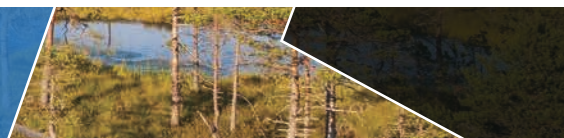
Un autre risque constitué pour le patrimoine de ces communautés côtières réside dans un processus de décision qui *de facto* exclu pour de nombreux sujets l'avis des populations locales. Si cette problématique est une récrimination récurrente au sein des sociétés occidentales, elle prend ici une double dimension supplémentaire. Tout d'abord, elle obère la capacité d'autogouvernement de ces communautés insulaires à forts marqueurs identitaires. Ces communautés, disposant de leur propre cosmogonie et de leur propre dialecte, constituent pourtant des groupes sociaux indépendants des sociétés voisines. Sans verser dans des velléités indépendantistes, ni même autonomistes, les trois communautés revendiquent toutefois une culture particulière, teintée d'autochtonie (Nuttall *et al.* 2005). Enfin, cette problématique ne permet plus aux communautés de gérer leurs ressources et leurs usages comme bon leur semble, conduisant à des controverses (Chateauraynaud 2010). Les gestions passées (domaines latifundiaires germano-baltes, collectivisation, etc.) n'ont pas fait leur preuve, soit sur le plan socio-économique, soit sur le plan environnemental, soit sur les deux plans,

même si « les coopératives socialistes ont amélioré la vie ». Les communautés revendiquent ici la paternité de la gestion de l'écosystème et de ses productions. En effet, pour les insulaires, ce qui s'étend autour de leur ferme est considéré comme bien commun de leur communauté (Ostrom 2010). La cosmogonie est alors invoquée, en tant que marqueur identitaire, face aux politiques « conservationnistes » de la nature (Granjou 2013), menées autour des îles : « les pêcheurs des îles respectent les tailles [minimales de capture] », « les gens ont des connaissances pratiques, mais il y a les pro-environnement, avec le problème de surprotection ». D'autres se confient : « la protection de l'environnement est faite par la communauté, il en va de notre survie », « les chasseurs étrangers qui viennent l'été tuent tous les oiseaux, ça devrait être interdit, nous ici, on ne chasse pas pour le loisir, juste ce qu'il faut pour manger ». Les savoirs écologiques locaux et traditionnels, et en premier lieu ceux concernant les espèces - faune et flore - et les habitats côtiers et marins (Thornton & Scheer 2012) ne sont pas ou peu pris en compte (Huntington 2000) dans les processus de décision conduisant à des évolutions réglementaires en matière environnementale, généralement plus restrictives (Mazé *et al.* 2017). Pourtant, selon une insulaire : « les pêcheurs sont tous les jours au contact de la nature, ils voient ce qu'il se passe et détiennent un savoir, ils savent mieux que les autres ». Une autre : « ils connaissent les plantes. Mieux qu'en ville ».

Enfin, une troisième grande catégorie de menace réside dans les changements environnementaux. Les changements de ce type affectant les îles sont très nombreux, et peuvent avoir des impacts supplémentaires par rapport aux territoires continentaux (Köpsel, Walsh & Leyshon 2017). Ainsi, une

longue période de tempête empêche les ferrys de passer, coupant les îles du continent. De même, un hiver doux et pluvieux empêche l'avion de se poser à Ruhnu par détrempage du champ de la piste. Les pêcheurs et chasseurs doivent s'adapter à l'arrivée d'espèces invasives (Ksenofontov *et al.* 2018), ou à la disparition d'espèces endémiques, tout comme à la modification des couloirs de migrations de certaines populations. Cela concerne tout particulièrement trois groupes d'espèces : les poissons migrateurs amphihalins, les oiseaux migrateurs, et les mammifères marins, cibles spécifiques des communautés. L'absence de glace est également un facteur très impactant pour l'ensemble des activités pratiquées l'hiver : passage de voitures vers le continent sur la glace, mais surtout, pêche sous la glace, et chasse au phoque. Les conditions glacielles, désormais très fluctuantes d'une année à l'autre (Lépy 2012), perturbent ainsi les territoires de pratiques de subsistance, et *in fine*, le quotidien des familles, qui doivent changer en partie leurs habitudes alimentaires (Kozlov *et al.* 2007), sans pouvoir se rabattre sur les espaces d'eau douce, inexistantes. Les sécheresses, comme à l'été 2018, ont aussi un impact sur la pousse des végétaux sur les terres pauvres des îles. Enfin, la remontée du niveau marin (engendrant la disparition des îlots constitutifs de l'espace de Kihnu, ou coupant définitivement Manilaid en deux ou trois îles distinctes) et le risque submersion marine associés lors des phases de tempêtes (perte d'un hectopascal = surcote marine d'un centimètre) est également un problème grave, qui porte atteinte aux patrimoines culturel matériel et naturel, aussi bien sous-marins que côtiers, et perturbe les savoirs écologiques (McEwen 2012).

Les communautés insulaires font donc face à trois grands types de menaces, socio-économiques, politiques, et



environnementales. Si les populations sont largement résilientes face aux risques (de quelque nature qu'ils soient, preuve en est la vie à l'époque soviétique, ou la poursuite de la vie après les submersions marines mortelles), elles doivent toutefois sans cesse s'adapter aux changements (Ounanian 2016) et gagner en soutenabilité, dans un processus continu. Le fait d'être des communautés en premier lieu rurales, mais aussi côtières, surtout insulaires, et plus précisément de pêcheurs, les classent parmi les communautés les plus exposées aux risques et menaces. De plus, elles font face à des menaces spécifiques à leur socio-écosystème, parfois peu connu des décideurs politiques, ou peu étudié par les scientifiques (Latour 2004, Delaney et Hastie 2007), rajoutant un degré de vulnérabilité. Qui plus est, les oppositions entre certaines politiques environnementales et culturelles contribuent parfois à une certaine confusion au sein des communautés (Mätas 2017), par la segmentation et la non-intégration des décisions (Lyons *et al.* 2016), qui parfois se contredisent.

Conclusion

Les communautés côtières des trois îles de Kihnu, Ruhnu et Manilaid sont donc des communautés de pêcheurs spécifiques, à la cosmogonie particulière, axée sur un rapport spécial à la mer. Cela a permis le développement d'un patrimoine immatériel dédié, à la fois naturel et culturel, riche mais menacé. Le socio-écosystème ainsi constitué, imbriqué, connaît ses propres modes

de gouvernance des patrimoines, qui se heurtent parfois aux injonctions nationales ou supranationales, mais qui peuvent aussi parfois permettre des modifications réglementaires, comme sur le cas de la chasse au phoque (Sellheim 2014). Ces modes de gouvernance sont soutenables (Parts 2015), et permettent une participation de l'ensemble du collectif constituant chacune des communautés. Grâce à eux, l'adaptation aux changements (Sonck-Rautio 2018) affectant ces îles peut se faire de façon plus sereine qu'ailleurs (Ksenofontov *et al.* 2017), même si les défis sont grands. La résilience et l'unité des communautés sur le temps long (Diamond 2006) ont participé à forger une partie du caractère identitaire des insulaires, leur permettant d'accompagner les changements de fonctionnalités des territoires.

Remerciements

L'auteur tient à remercier Tiiu Koff et Pascal Bartout pour leur accueil dans ce numéro. Il remercie également vivement les personnes interrogées sur le terrain et pour leur grande aide : Mare Mätas, Maie Aav, Jüri Keskaik, Andre Nõu et Mark Soosaar. Il a aussi une pensée pour Eva Toulouze, Camille Mazé et Charles Stépanoff, avec leurs discussions scientifiques, ainsi que pour les personnes qui m'ont aidé sur le terrain ou à distance : Ena, Louis, Marine, Morgane et Sylvie. La recherche présentée ici a été soutenue par une subvention de la Fondation estonienne Archimedes.

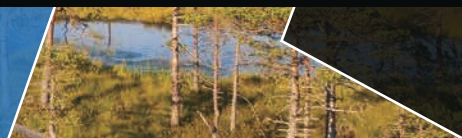
Bibliographie

- Aav M., 2008.** *Muutuv Kihnu muuseum.* Muuseum - Muutuv muuseum, Eesti Muuseumiühingu Ajakiri, 2(24), 34-37.
- Chartier D., Rodary E., 2007.** Géographie de l'environnement, écologie politique et cosmopolitiques. *L'Espace Politique*, 1, en ligne.
- Chateauraynaud F., 2010.** Les topiques environnementales entre controverses et conflits. *Ecologie politique et sociologie pragmatique en France. Proposition de contribution à l'ouvrage : Sciences sociales et environnement en Allemagne et en France*, 19 p.
- Da Cunha C., Vanderlinden J. P., 2014.** Adaptation aux changements globaux. *Revue Française de Socio-Économie*, (1), 277-282.
- Danto A., 2018.** For an eco-anthropological approach to changes affecting fishing communities in the eastern Baltic. *Baltic Conference on the Environmental Humanities and Social Sciences BALTEHUMS*.
- Danto A., Mazé C., Ragueneau O., 2018.** Sur le terrain de l'océanographie politique : carnets de terrain, ethnographie multi-sites et modes de gouvernement de la Mer au croisement des sciences sociales et des sciences de la nature. *Social Science Information*, 57(3), 448-475.
- Delaney A., Hastie J. E., 2007.** Lost in translation: differences in role identities between fisheries scientists and managers. *Ocean & Coastal Management*, 50(8), 661-682.
- Delaney A., Frangoudes K., Ii S. A., 2016.** Society and seaweed: Understanding the past and present. *Seaweed in Health and Disease Prevention*, 7-40.
- Descola P., 2015.** *Par-delà nature et culture.* Editions Gallimard, 640 p.
- Descola P., 2016.** *Les usages de la terre. Cosmopolitiques de la territorialité.* Leçon inaugurale du Collège de France.
- Diamond J., 2006.** *Effondrement : comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie.* Folio Essais, 880 p.
- Doyon S., 2018.** Pêches des bélugas, des anguilles et des esturgeons noirs de l'estuaire du St-Laurent. Entre la protection et la marchandisation. *Revue d'ethnoécologie*, (13), en ligne.
- Geertz C., 2008.** *Local knowledge: Further essays in interpretive anthropology.* Basic books, 464 p.
- Geistdoerfer A., 1984.** La chasse des jeunes phoques aux îles de la Madeleine, Québec, n'est pas une tuerie sanguinaire. *Anthropologie maritime*, (1), 53-72.
- Geistdoerfer A., 2007.** L'anthropologie maritime : un domaine en évolution : hors cadre traditionnel de l'anthropologie sociale. *Zainak. Cuadernos de Antropología-Etnografía*, (29), 23-38.
- Godelier M., 1978.** L'appropriation de la nature (territoire et propriété dans quelques formes de sociétés précapitalistes). *La Pensée*, Paris, (198), 7-50.
- Granjou C., 2013.** *Micropolitiques de la biodiversité. Experts et professionnels de la nature.* Peter Lang, 202 p.
- Harding K. C., Härkönen T. J., 1999.** Development in the Baltic grey seal (*Halichoerus grypus*) and ringed seal (*Phoca hispida*) populations during the 20th century. *Ambio*, 619-627.
- Hillerdal C., 2009.** *People in Between: Ethncity and Material Identity, a New Approach to Deconstructed Concepts.* Thèse de doctorat, Uppsala Universitet, Institutionen för arkeologi och antik historia, 322 p.
- Hunn E., 2007.** Ethnobiology in four phases. *Journal of Ethnobiology*, 27(1), 1-10.
- Huntington H.P., 2000.** Using traditional ecological knowledge in science: methods and applications. *Ecological applications*, 10(5), 1270-1274.
- Ia V. I., 1962.** New Features in the Life of the Peasants of Kihnu Island. *Soviet Anthropology and Archeology*, 1(1), 27-36.
- Ingold T., 2003.** Two reflections on ecological knowledge. *Nature knowledge: ethnoscience, cognition, identity*, 301-311.
- Köpsel V., Walsh C., Leyshon C., 2017.** Landscape narratives in practice: implications for climate change adaptation. *The Geographical Journal*, 183(2), 175-186.
- Kozlov A., Nuvano V., Vershubsky G., 2007.** Changes in Soviet and post-Soviet Indigenous diets in



- Chukotka. *Etudes/Inuit/Studies*, 31(1-2), 103-119.
- Krause F., 2013.** Seasons as rhythms on the Kemi River in Finnish Lapland. *Ethnos*, 78(1), 23-46.
- Krause F., Strang V., 2016.** Thinking relationships through water. *Society & Natural Resources*, 29(6), 633-638.
- Krauss W., 2016.** European landscapes: heritage, participation and local communities. *The Routledge Research Companion to Heritage and Identity*, 425 p.
- Kriiska A., Lõugas L., 2005.** Formation of Ruhnu Island and its early settlement history. *Estonia Maritima*, (7), 119-132.
- Ksenofontov S., Backhaus N., Schaepman-Strub G., 2017.** 'To fish or not to fish?': fishing communities of Arctic Yakutia in the face of environmental change and political transformations. *Polar Record*, 53(3), 289-303.
- Ksenofontov S., Backhaus N., Schaepman-Strub G., 2018.** 'There are new species': indigenous knowledge of biodiversity change in Arctic Yakutia. *Polar Geography*, 1-25.
- Latour B., 2004.** *Politics of Nature: How to Bring the Sciences into Democracy*. Cambridge, Harvard University Press, 311 p.
- Lepóla M., 2018.** "Själén" – Seal Hunting in the Northern Baltic Sea, en ligne.
- Lépy E., 2009.** *Les glaces de mer en Mer Baltique. Étude géographique et implications environnementales et sociétales à partir de l'étude comparée de la Baie de Botnie (Oulu, Finlande) et du Golfe de Riga (Lettonie)*. Thèse de doctorat, Université de Caen, 421 p.
- Lépy E., 2012.** Baltic Sea ice and environmental and societal implications from the comparative analysis of the Bay of Bothnia and the Gulf of Riga. *Fennia-International Journal of Geography*, 190(2), 90-101.
- Leinbock F., 1924.** *Etnograafilisi teateid Ruhnust*. NP.
- Lipin V., Leete A., 2000.** Komi hunter ethics at the end of the 20th century. *Pro Ethnologia*, (10), 77-85.
- Lyons C., Blount B., Carothers C., Marchioni M., Davis R., Loring P., 2016.** Considering communities in fisheries management. *Marine Policy*, (74), 288-291.
- Mahieddin É., 2018.** Penser l'anthropologie de la Baltique. *L'Homme*, (2), 67-102.
- Marcus G.E., 1995.** Ethnography in/of the world system: The emergence of multi-sited ethnography. *Annual review of anthropology*, 24(1), 95-117.
- Mariat-Roy É., 2011.** *Si les quotas m'étaient contés : les conséquences économiques et sociales des politiques islandaises de gestion des ressources marines : ethnologie de communautés littorales*. Thèse de doctorat, Paris, EHESS, 1381 p.
- Martinet L., 2017.** *Seal Hunting: a Case Study in Intangible Cultural Heritage Regulation*. Intangible Cultural Heritage in Nature: Spaces, Resources and Practices, Académie de la culture de Lettonie, Riga, septembre 2017.
- Mätas M., 2017.** Conflicts between nature conservation and an indigenous community: the example of the Kihnu island. Intangible Cultural Heritage in Nature: Spaces, Resources and Practices, Académie de la culture de Lettonie, Riga, septembre 2017.
- Mazé C., Dahou T., Ragueneau O., et al., 2017.** Knowledge and power in integrated coastal management. For a political anthropology of the sea combined with the sciences of the marine environment. *Comptes Rendus Geoscience*, 349(6), 359-368.
- McCay Bonnie J., 1947.** The littoral and the liminal: Challenges to the management of the coastal and marine commons. *Atlantic Monthly*, 22 p.
- McEwen L., Krause F., Garde-Hanse J., et al., 2012.** Flood histories, flood memories and informal flood knowledge in the development of community resilience to future flood risk. *BHS Eleventh National Symposium, Hydrology for a changing world*, Dundee, 9-11.
- Meikar T., 2009.** Forest development on Kihnu Island and the role of the human factor in it. *Forestry Studies/Metsanduslikud Uurimused*, 50, 68-83.
- Mustonen T., 2014.** Ice Fishing Cultures of North Karelia, Finland: The case of Puruvesi winter seining. *Ecocultures*, 44-61.
- Nakhshina M., 2011.** The village of Kuzomen': lost or preserved?: who is to give the right answer?

- Histories from the North: environments, movements, and narratives; proceedings of the final BOREAS Conference*, Rovaniemi, Finland, October 29-31, 2009, 55-59.
- Nakhshina M., 2012.** Community interpretations of fishing outside legal regulations: a case study from Northwest Russia. Carothers, C., KR Criddle, CP Chambers, PJ Cullenberg, JA Fall, AH Himes-Cornell & others. (Eds.) *Fishing people of the North: Cultures, economies, and management responding to change*, Fairbanks: Alaska Sea Grant, University of Alaska Fairbanks, 229-241.
- Nakhshina M., Krause F., 2014.** Special issue on Northern Fisheries. *Polar Record*, 50(4).
- Nakhshina M., Wahnsiedler N., 2015.** Post-Soviet fishing kolkhozes as viable socio economic enterprises. *German Anthropological Association Biannual Conference*.
- Nuttall M., Berkes F., Forbes B., Kofinas G., Vlassova T., Wenzel G., 2005.** Hunting, herding, fishing and gathering: indigenous peoples and renewable resource use in the Arctic. *Arctic climate impact assessment*, 649-690.
- Ojaveer H., 1997.** *Composition and dynamics of fish stocks in the gulf of Riga ecosystem*. Tartu: Tartu University Press, 135 p.
- Ostrom E., 2010.** *Gouvernance des biens communs*. Bruxelles, De Boeck, 62 p.
- Ounanian K., 2016.** *In place of fishing: Coastal communities in transition*. University of Rhode Island, 24 p.
- Parmasto E., Parmasto I., 2005.** Fungi of Ruhnu Island (Estonia). *Estonia Maritima*, (7), 5-84.
- Parts P. K., Sepp K., 2007.** Assessing the impact of tourism: intellectual and economic struggles and landscape changes on Kihnu island. *WIT Transactions on Ecology and the Environment*, 102 p.
- Parts P. K., 2015.** *Sustainable community management in Estonia: reflections on heritage projects on Kihnu Island, in Viljandi county, and in various protected areas*. Thèse de doctorat, University of Tartu, 290 p.
- Plaan J., 2013.** *Knowing and Managing the Seascape: Local Knowledge and Conservation in Kihnu Island, Estonia*. Mémoire de master, University of Kent, 58 p.
- Plaan J., 2018.** Altered ontologies of the seascape: local knowledge, environmental change and conservation in Kihnu, Estonia. *Journal of Political Ecology*, 25(1), 569-586.
- Reyes N., Garineaud C., Chlous F., 2018.** Défis scientifiques et sociaux de l'anthropologie maritime. *Revue d'ethnoécologie*, (13), en ligne.
- Rüütel I., 2002.** Wedding songs and ceremonies of the Kihnu Island in Estonia. *The world of music*, 131-151.
- Saare K., 2018.** Naiste töö ja argielu praktikad Kihnu kolhoosis 1960.-1980. aastatel, Mémoire de licence, University of Tartu, 50 p.
- Salmi P., Sonck-Rautio K., 2018.** Invisible work, ignored knowledge? Changing gender roles, division of labor, and household strategies in Finnish small-scale fisheries. *Maritime Studies*, 17(2), 213.
- Sellheim N., 2014.** The right not to be indigenous: Seal utilization in Newfoundland. *Arctic Yearbook*, 2014, 546-552.
- Sellheim N., 2016.** The legal question of morality: seal hunting and the European moral standard. *Social & Legal Studies*, 25(2), 141-161.
- Skov H., 2011.** *Waterbird populations and pressures in the Baltic Sea* (Vol. 550). Nordic Council of Ministers, 201 p.
- Sonck-Rautio K., 2017.** The Baltic Herring as Agents in the Socio-Ecological System in Rymättylä Fisheries. *Shared Lives of Humans and Animals: Animal Agency in the Global North*, 119 p.
- Sonck-Rautio K., 2018.** Adaptation and cultural sustainability of the winter-seining community in the Southwest Finland Archipelago. *Cultural Sustainability and the Nature-Culture Interface: Livelihoods, Policies, and Methodologies*, 248 p.
- Steffensson J., 2007.** *Jakt på Runö*. Stockholm, 95 p.
- Stépanoff C., Vigne J.-D., 2018.** *Hybrid Communities: Biosocial Approaches to Domestication and Other Trans-species Relationships*. Routledge, 306 p.
- Storå J., 2001.** *Reading bones: Stone Age hunters and seals in the Baltic*. Thèse de doctorat, Stockholms



universitet, 99 p.

Sudak J., 2015. Luupainaja sotsiaalne funktsioon Kihnu ühiskonnas: luupainajapärимuse võrdlev analüüs arhiivi- ja välitöömaterjalide põhjal. Thèse de doctorat, Tartu Ülikool, 118 p.

Suursaar Ü., Kullas T., Otsmann M., Saaremäe I., Kuik J., Merilain M., 2006. Cyclone Gudrun in January 2005 and modelling its hydrodynamic consequences in the Estonian coastal waters. *Boreal Environment Research*. 11. 143-159.

Thornton T.F., Scheer A.M., 2012. Collaborative engagement of local and traditional knowledge and science in marine environments: a review. *Ecology and Society*, 17(3), 25 p.

Todd Z., 2014. Fish pluralities: Human-animal relations and sites of engagement in Paulatuq, Arctic Canada. *Etudes/Inuit/Studies*, 38(1-2), 217-238.

Tõnisson H., Orviku K., Jaagus J., Suursaar Ü, Kont A., Rivis R., 2008. Coastal Damages on Saaremaa Island, Estonia, Caused by the Extreme Storm and Flooding on January 9, 2005. *Journal of Coastal Research*, 24(3), 602-681.

Tõnurist A., 2013. Rahvaloenduse tulemused näitavad asustatud saarte arvu kasvu. *Statistikablogi*, Eesti statistika, Statistikaamet, en ligne : <https://blog.stat.ee/2013/01/09/rahvaloenduse-tulemused-naivatavad-asustatud-saarte-arvu-kasvu/>

Van der Vaart G., Van Hoven B., Huigen P.P.P., 2018. The role of the arts in coping with place change at the coast. *Area*, 50(2), 195-204.

Västrik R., 2015. Constructing National Identity in Soviet Estonian Documentary Cinema: A Case Study of the Documentary Ruhnu (1965) by Andres Sööt. *Baltic Screen Media Review*, 3(1), 4-29.

Walsh C., 2018. Metageographies of coastal management: negotiating spaces of nature and culture at the Wadden Sea. *Area*, 50(2), 177-185.

Index locorum

Estonien	Letton	Dialectes de Kihnu et Manilaid (kihnu kiel)	Dialecte suédois côtier (Estlands-svenska)	Russe	Suédois	Français
Kihnu	Kihnu / Kõlu sala	Kihnu mua	Kynö	Кихну	Kynö	Kihnu
Ruhnu	Rogu sala	Ruhnu	Ru:n	Рухну	Runö	Ruhnu
Manilaid	Manilaid	Manõja	Mannö	Манилайд	Magnus-holm	Manilaid
Saaremaa	Sämsala	Suarõ mua / Suarõ ma	Õsel	Сааремаа	Õsel	Saaremaa
Kuressaare	Kuresäre	Kurõssuarõ	Arensburg	Курессааре	Arensburg	Kuressaare
Liivi laht	Rõgas jõuras lõcis	Riia meri	Riga viken	Рижский залив	Rigabukten	Golfe de Riga
Pärnu	Pärnava	Pärnu	Pernau	Пярну	Pärnu	Pärnu



Le littoral septentrional de l'Estonie, dans le Parc National de Lahemaa (cliché : Egorov.nick, 2015, wikimedia commons, CC BY-SA 4.0).